THEATRE MUNICIPAL DE BEZIERS **mardi 20 Octobre** **21h**

UBU ROI

Une production Grat - Poitou-Charentes

Compagnie Jean-Louis HOURDIN

Texte : Alfred Jarry
Mise en scène : Jean-Louis Hourdin
Costumes : Patrick Lebreton
Musique : Hugh Levick
Chansons : Michèle Bernard
Chorégraphie : Yolande Marzolff
Lumières : Gérard Bonnaud

avec

Paul Allio
Christine Brotons
Stéphane Delbassé
Daniel Mellier
Jacques Pieiller
Sylviane Simonet
Marie-Paule Sirvent

Ca y est : la bombe UBU a encore frappé, quatre-vingt dix ans après. Hénaurme ! Le potache-poète qui impressionna tant les surréalistes nous a livré UBU , guignol à l'état pur, caricature du pouvoir absolu, de la guerre, de la police, de l'abus du fisc, du cauchemar familial.

Avec Jean-Louis Hourdin, le Père Ubu a perdu son ventre, mais a gagné la rage de jouer, obligée comme une révolte et une revanche sur l'inhumanité du monde.

Un grotesque joyeusement désespéré. Ca trépigne et ça pétille. C'est gaulois, moqueur et tapageur. Des comédiens à la façon du Capitaine Fracasse envahissent la scène et tirent de leurs sacs des musiciens, des costumes, les souvenirs du théâtre de foire et la nostalgie du grand guignol.

Cornegidouille ! Imaginez Cyrano revu et corrigé par Fellini, Queneau crochetant Monty Pyton, Gargantua fessé par Béru-Roi, le Père Hulot croqué par De Funès, les Trois Mousquetaires à la conquête de l'Ouest, Woody Allen lutinant la comtesse de Ségur ! Pas le temps de "s'emmerdrer!"

Hourrah ! Cornes au cul ! Vive le Père Ubu !

Mardi 20 octobre 1987

Théâtre Municipal de Beziers

Nous sommes au travail sur Ubu Roi de Jarry à 14 jours de la première.
Nous nous promenons activement dans les petites formes (populaires et élémentaires du théâtre). Un groupe d'enfants (acteurs et musiciens) racontent Ubu. Que dire de plus sinon quelques mots sur ce qui agite, tourmente et anime le GRAT - Compagnie Jean-Louis Hourdin : debouts entre ciel et terre nous connaissons tous la fatalité de l'Histoire.
Le théâtre ne serait peut-être qu'approcher sensuellement la nécessité de la Révolte.

JE PROTESTE.
JE PROTESTE.
JE PROTESTE.

Seulement cela.
Le scandale de l'injustice.
Le nommer.
Le grand mensonge.
Le théâtre serait le moment où la part mutilée de l'acteur fouille la part mutilée du public créant la communication donc la possibilité qu'une vraie communauté existe. Vieux débat.
Dans le temps de la représentation, le théâtre ne serait que l'utopie de la création de cette communauté qui chercherait à bannir le malheur ; il tenterait donc de mettre en évidence ce qui manque à cette communauté pour exister, heureuse : le manque à gagner.
Je revendique cette notion de la popularité qui nous rend égaux acteurs et public dans le temps *théâtre* ; ce qui nous rend identiques tous face à nos curiosités, nos angoisses, notre héritage, nos possibilités d'inventions.
Nos spectacles ont essayé de travailler ce sillon, cette définition « originelle » (!!) de notre métier : l'acteur dans sa tentative éperdue de communication au corps collectif, au fond commun de nous tous.
Mais je ne suis pas tout à fait encore complètement idiot.
Nous savons bien que l'acteur, l'improvisation, le côté place de village, théâtre de rue s'est peu à peu effacé au profit des théâtres à rideaux rouges, à lustres, à entracte, à public différent. Une autre culture s'est mise en place sous la poussée et le règne de la bourgeoisie.
Notre cervelle est pleine de cet héritage et nous avons beau nous la peigner sans fin il reste des lambeaux dont certains nous ont vraiment fabriqué.
A l'Abordage !

Jean-Louis Hourdin

Prenez un cercle, caressez-le, il devient Gidouille.

Jacques Pieiller

28 octobre 1986 — Massilly — 3 heures du matin. L'incertitude et la nuit enveloppent le petit village bourguignon. Ubu, la mère Ubu ? Des obsédés dévoreurs de pouvoir ou de sales gamins ? Dans l'ombre, Jarry et Hourdin ricanent et se tordent... Tout le long du jour, ils chantent à tue-tête « c'est nous les Palotins ». Impossible d'en tirer autre chose. Merdre quelle histoire ! Ils sont ivres, ou alors ils sont fous ma Phynance !

Larbue (Christine Brotons)

D'abord un enfant terrible

On a très longtemps eu recours à l'hypothèse d'une mystification pour rendre compte du double caractère des œuvres d'Alfred Jarry, les unes hautement symbolistes, les autres particulièrement vulgaires et scabreuses. Une étude attentive de l'ensemble de sa production textuelle montrerait au contraire qu'il n'y a aucune dichotomie, ni dans le contenu profond, ni dans l'évolution chronologique. Dans cette perspective, l'idée d'une supercherie provocante n'a aucun sens. *Ubu Roi* n'est pas la grossière plaisanterie d'un littérateur en mal de publicité; c'est bien l'œuvre collective d'une ou plusieurs générations d'élèves du lycée de Rennes restituée comme telle par Jarry, associé pour la circonstance à Lugné-Poe, à l'intention d'un public adulte, avec la foi (qui n'est pas servilité) qu'il faut avoir devant ce qui émane de notre enfance, non pas pour l'embaumer ou la sanctifier, mais pour nous montrer exactement ce qu'il en est, et, partant, nous faire prendre conscience du chemin parcouru, en bien ou en mal.

Une telle démonstration ne pouvait s'opérer selon des voies rationnelles. L'art naïf — c'est-à-dire naturel, non influencé par l'éducation — n'était pas coté à la bourse des valeurs, entre 1890 et 1900, comme il l'est de nos jours. On ne pouvait pas davantage dire à l'amateur de théâtre: venez voir ce dont sont capables des enfants livrés à eux-mêmes! Celui-ci aurait exprimé le dédain caractéristique de l'adulte envers son propre passé, ou bien il serait venu avec la curiosité, faite de supériorité complaisante, du visiteur de zoo devant la cage aux singes. Restait une seule solution logique: livrer l'œuvre potachique à l'état brut, sans enjolivement ni précaution oratoire. Il fallait un spectacle qui recrée l'atmosphère, les conditions du jeu où chaque enfant identifie la fiction et la réalité, où chaque enfant apporte sa contribution individuelle à la pratique collective, où chaque enfant manifeste clairement et immédiatement ses désirs, sans les soumettre au préalable à la censure sociale; où enfin tout s'organise dans la liberté avec un mouvement, un bruit, un tumulte profitables à tous. C'est le parti qui fut choisi lors de la première représentation...

Henri Béhar
Jarry, la monstre et la marionnette
(Larousse, 1973)

THÉATRE

LE MONDE Samedi 3 janvier 1987

« Ubu Roi » à Gennevilliers

L'introuvable trésor

Depuis sa création par Lugné-Poe, Ubu Roi, *pièce symbole réputée injouable, est régulièrement jouée de par le monde.*

« *L'action se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part* », annonça Alfred Jarry, avant le lever du rideau, le soir de la première d'*Ubu Roi*, le 10 décembre 1896. Et, c'est vrai, dans cette Pologne les éléphants dévoraient à pleine trompe les palmiers, à quatre pattes sur des descentes de lit.

Cela faisait plus de deux ans (octobre 1894-décembre 1896) que Jarry assiégeait opiniâtrement Lugné-Poe, le directeur du théâtre, afin de lui faire monter *Ubu Roi* sous le prétexte que c'était une œuvre d'un « *effet comique très sûr* ».

Lugné-Poe n'était pas tout à fait convaincu. Plutôt qu'une pièce, il voyait là une caricature de pièce, un guignol énorme, taillé à l'emporte-pièce si l'on peut dire. Mais il était assez fasciné par la figure d'Ubu, qu'il appelait « *un Homais sûr de son fait, une machine à broyer les humanités* ».

Il préféra quand même monter une autre pièce aussi marginale, aussi iconoclaste, mais plus « évidente », *Peer Gynt*, d'Ibsen. Et comme ce fut, pour son théâtre, un succès, il osa enfin *Ubu*. Il faut dire que chaque jour Alfred Jarry « *poussait son pion* », comme dit Lugné-Poe, et qu'il se faisait recommander par nombre de locomotives du Paris des écrivains.

Ubu fut interprété par un acteur génial, Gémier. Des hommes comme Bonnard, Vuillard, Toulouse-Lautrec participèrent à la mise en scène. Jarry étouffait Lugné sous les dettes, en voyant grand, par exemple en faisant livrer quarante magnifiques mannequins grandeur nature en osier, qu'il fallut habiller très chic, très fantaisie, et qui, sur l'espace fort petit de la scène, figuraient les nobles et les bourgeois qu'Ubu jetait à la trappe.

« *Dès le lendemain*, dit Lugné-Poe, Ubu *passa pour avoir été une grande soirée, et, depuis, cette répétition générale est restée dans les annales du théâtre.* » Mais il ajoute : « Ubu Roi *fut un désastre artistique... Le public, outré, lâcha pied. Le public dit d'« avant-garde » est lâche et inconsistant.* »

Cette première mise en scène d'*Ubu Roi* fut pourtant merveilleuse, forte, drôle, pas lourde une seconde, rapide. Jarry avait dit à Lugné qu'*Ubu* ne devait pas durer plus de quarante-cinq minutes, et, au lever du rideau, il déclara qu'il avait fait, dans le texte, quantité de coupes, ce qui lui coûtait d'autant moins que pour une grande part la pièce n'était pas de lui, puisque c'était un canular écrit au lycée de Rennes en 1888 par plusieurs copains (mais le premier jet avait eu pour auteur un élève nommé Charles Morin, en 1885, sans Jarry, qui, âgé de douze ans, était alors au lycée de Saint-Brieuc).

Depuis sa création en 1896, *Ubu Roi* reste un cas unique, extrême, de l'art du théâtre en France. Alfred Jarry, auteur de livres comme *l'Amour absolu, les Jours et les Nuits*, est l'un des poètes les plus inventeurs, les plus riches de notre histoire. Et *Ubu*, guignol à l'état pur, caricature du pouvoir absolu, de la guerre, de la police, de l'abus du fisc, du cauchemar familial avec des rappels de *Hamlet*, est comme une improvisation folle d'amour absolu du théâtre, de jour et de nuit du théâtre.

Chaque nouvelle mise en scène d'*Ubu Roi* nous pousse à croire que cette pièce est injouable ; Vitez avait réussi à maîtriser le premier acte, mais les autres étaient hésitants. Le meilleur *Ubu* a été celui de Michel Soutter, à Genève, mais c'était fait avec une telle finesse de jeu, une telle manière de poésie que l'énorme grossièreté scatalogique de l'œuvre était atténuée.

L'*Ubu Roi* présenté aujourd'hui par la troupe de Jean-Louis Hourdin à Gennevilliers laisse espérer, dans les premières minutes, quelque chose d'attachant, parce que nous voyons arriver sur scène des acteurs déguisés en potaches, lycéens de Rennes dans les années 1880, comme si les vrais auteurs d'*Ubu* allaient se payer un chahut. Mais hélas cette « entrée de clowns » est suivie de trois heures interminables de singeries laborieuses, satisfaites, semble-t-il.

Ubu Roi, c'est le trésor introuvable. Et sa chasse promet de durer toujours.

MICHEL COURNOT.

★ Théâtre de Gennevilliers, 20 h 30.

SPECTACLES

Monique Le Roux

L'année du bac

Ubu roi d'Alfred Jarry mis en scène par Jean-Louis Hourdin, *Le Mariage des morts* de Jean-Pierre Sarrazac mis en scène par Jacques Lassalle : ces deux pièces montrent le spectacle rare au théâtre de l'adolescence dans sa rage ou son désarroi.

Alfred Jarry
Ubu roi
Mise en scène de Jean-Louis Hourdin
Production du GRAT et du Théâtre Poitou-Charentes.

Jean-Pierre Sarrazac
Le Mariage des morts
Mise en scène de Jacques Lassalle
Production du Théâtre de la Ville et du T.N.S.

L'année 1888-1889 Alfred Jarry, élève de rhétorique au lycée de Rennes, prépare la première partie du bac et suit les cours de Monsieur Hébert, professeur chahuté par les élèves au point d'être devenu le héros d'aventures grotesques et polonaises, puis d'une pièce représentée par un théâtre de marionnettes. Cette origine du père Ubu a inspiré à Jean-Louis Hourdin, « chef de troupe » fondateur du GRAT et actuellement co-directeur artistique avec Robert Gironès du Théâtre Poitou-Charentes, sa mise en scène d'*Ubu roi*.

Accompagnés de quatre musiciens, sept lycéens tout droit sortis d'un monde désuet font irruption sur la scène vide — une cour de préau par exemple : ils portent sarraus écossais, bottines noires et cols glacés ; ils arborent le sourire verni et les joues astiquées qui sur les livres d'images font croire à l'innocence d'antan et prendre les potaches pour des enfants sages. Mais dès qu'ils ont extirpé d'un chariot itinérant tous les accessoires et mis en place l'aire de jeu, ils sont saisis par l'excitation d'une liberté exceptionnelle et trouvent dans la représentation théâtrale prétextes incessants à des coups, des culbutages, des attouchements. Sous l'apparente candeur initiale se révèle le goût pour la scatologie, l'obscénité, voire la cruauté : l'interprète du père Ubu (Jacques Pieiller) ne se prive pas de faire subir à ses petits camarades quelques sévices « réels » dont l'effet de théâtre dans le théâtre renforce paradoxalement l'illusion.

C'est dire le contraste entre l'image première rassurante et l'état du plateau au bout de deux actes malgré les efforts d'une petite religieuse (Sylviane Simonet), joviale et décidée, qui ne cesse de se préoccuper de tout et de tous. Jean-Louis Hourdin est parvenu à produire un véritable désordre, rare au théâtre où la perturbation du monde est la plupart du temps seulement évoquée ou représentée avec mesure et précaution. Cette manière de joucher et de dégrader l'espace scénique correspond à une esthétique de la dépense dans le jeu. En particulier le « chef », suppose interpréter le père Ubu en cabotin exhibitionniste, retrouve par le biais d'une régression infantile la démesure du personnage : Jacques Pieiller fait penser à certains très grands comédiens anglais à la jovialité inquiétante. A de certains moments l'excès conduit à des baisses de tension délibérées, des pauses — côté cour ou jardin — des comédiens hors jeu, qui évoquent poétiquement l'épuisement bienheureux des gamins turbulents, la fatigue aussi des comédiens en tournée.

L'épuisement bienheureux des gamins turbulents

La pièce de Jarry tout à la fois requiert un parti pris fort de mise en scène et le rend difficilement tenable les cinq actes durant : la transposition par Antoine Vitez dans le Paris de la bourgeoisie contemporaine témoignait de cette difficulté (3). Le choix par Jean-Louis Hourdin d'une représentation scolaire comme référent premier de son spectacle semblait risqué bien que justifié par l'esprit de la pièce : rien n'est plus difficile que de jouer « l'amateurisme » ; mais il permettait une grande variété dans l'utilisation des moyens scéniques, du mime au castelet des marionnettes. En outre cet hommage aux formes mineures entretient un certain rapport polémique au théâtre tel qu'il se pratique actuellement : la nécessité pour les lycéens de pallier la pénurie de moyens par l'imagination autorise une invention naïve qui se manifeste aussi bien dans les annonces de Mlle Didascalies (Sylviane Simonet) que dans les toiles peintes de Manuel Gironès, dans les rôles multiples des acteurs (Paul Allio, Christine Brotons, Stéphane Delbasse, Daniel Mellier, Marie-Paule Sirvent) que dans la feinte absence de décor de Serge Marzolff. En cela Jean-Louis Hourdin reste fidèle à une tradition d'art forain qu'il revendique même à travers un répertoire des plus ambitieux : les trois pièces de Buchner, ou *Le Songe d'une nuit d'été* et *La Tempête* créés aussi au Théâtre de Poitou-Charentes.

Une scène d'Ubu roi